

## Luttes de classe...

La lutte des classes est un concept mille fois cité. On le rattache toujours à Marx, bien qu'on n'en donne finalement souvent une lecture affaiblie et déformée. Que signifie ce concept ? Comment et dans quelle mesure peut-il nous être utile aujourd'hui ?

### pré-histoire du concept

Commençons par l'histoire de ce concept qui précède Marx. En effet, Marx propose une formulation originale du concept de lutte de classes à partir du détournement ou de l'appropriation d'une problématique qui existait à tout le moins depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Le concept lui-même est formulé par un certain nombre d'historiens bourgeois au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le contexte dans lequel apparaît la problématique de la lutte entre des classes est le suivant. La fin du Moyen-âge connaît un fort mouvement de centralisation politique, des états commencent à s'agréger, notamment l'Angleterre et la France. Dans les deux cas, le roi va réduire le pouvoir de la noblesse, l'équilibre qui tenait en grande partie au fait que chaque lignée de la noblesse était armée va peu à peu disparaître. La guerre devient alors une affaire externe, un affrontement entre États, et le roi acquiert un pouvoir souverain sur ses sujets.

Au sein de cette noblesse qui se voit dépossédée d'une grande partie de son pouvoir, apparaît alors un discours nouveau que Michel Foucault résume ainsi :

« Ce discours, que dit-il ? Eh bien, je crois qu'il dit ceci : contrairement à ce que dit la théorie philosophico-juridique, le pouvoir ne commence pas quand cesse la guerre. L'organisation, la structure juridique du pouvoir, des États, des monarchies, des sociétés n'a pas son principe là où cesse le bruit des armes. La guerre n'est pas conjurée. D'abord, bien sûr, la guerre a présidé la naissance des États : le droit, la paix, les lois sont nées dans le sang et la boue des batailles. Mais par là, il ne faut pas entendre les batailles idéales, des rivalités telles que les imaginent les philosophes ou les juristes : il ne s'agit pas d'une sorte de sauvagerie théorique. La loi ne naît pas de la nature, auprès des sources que fréquentent les premiers bergers ; la loi naît des batailles réelles, des victoires, des massacres, des conquêtes qui ont leur date et leur héros d'horreur ; la loi naît des villes incendiées, des terres ravagées ; elle naît avec les fameux innocents qui agonisent lorsque le jour se lève.

Mais cela ne veut pas dire que la société, la loi, et l'État soient comme l'armistice de ces guerres, ou la sanction définitive des victoires. La loi n'est pas pacification, car sous la loi la guerre continue à faire rage... Autrement dit, il faut déchiffrer la guerre sous la paix...

Il y a deux groupes, deux catégories d'individus, deux armées en présence. Et sous les oublis, les illusions, les mensonges qui essaient de nous faire croire, justement, qu'il y a un ordre ternaire, une pyramide de subordination ou un organisme, sous ces mensonges qui essaient de nous faire croire que le corps social est commandé soit par des nécessités de nature soit par des exigences fonctionnelles, il faut retrouver la guerre qui continue. »<sup>1</sup>

1 FOUCAULT, Michel. *Il faut défendre la société, cours au collège de France, 1976*. Éditions Seuil-Gallimard 1997.

Cette noblesse dépossédée d'une partie de ses prérogatives tente de disqualifier le pouvoir en place. À cette fin, elle argumente que le pouvoir royal est le résultat d'une guerre et qu'il se maintient en place en la continuant. Il peut donc être renversé parce que la légitimité royale ne dépasse pas la force qu'elle a exercé et continue à exercer pour se maintenir au pouvoir. L'approche historico-politique rappelle la généalogie de ce pouvoir, comment il s'est imposé, et surtout analyse ses stratégies de domination, les discours qui ont fait disparaître cette guerre sous l'apparence d'un équilibre.

Il ne s'agit pas seulement de disqualifier le pouvoir royal, ce discours a une valeur pratique : une fois repérés les modes de domination concrets, apparaissent toutes sortes de champs de bataille. Ce discours permet de réactiver la lutte pour le pouvoir.

Ainsi la noblesse fera écrire une histoire où le roi, qui n'était qu'un guerrier parmi d'autres, a pris le pouvoir aux dépens de ses compagnons d'armes, mais surtout étudiera la progressive soumission de la noblesse par la mise en place d'une administration royale, ainsi que le rôle important joué par l'église. Les nouveaux discours historico-politiques nés par opposition au discours philosophico-juridique de la monarchie amènent, constituent en quelque sorte, un sujet interne à la société. Il y a un « nous » qui apparaît, non plus un « nous » universel, mais un point de vue singulier dans la société. Ce sont les prémisses d'une approche de la société en termes de lutte entre classes sociales. Non pas un discours « au-dessus de la mêlée » et intemporel, mais un discours qui va établir une ligne de front interne dans une société à une époque donnée.

Pour mieux comprendre ce discours, nous pouvons regarder celui qui lui est opposé (le discours philosophico-juridique), formulé notamment par Thomas Hobbes dans *le Léviathan*. Brièvement, Hobbes affirme ceci : la nature première de l'humanité est la guerre de tous contre tous. Mais dans cette guerre « de tous contre tous » personne n'est assez fort pour s'imposer, du moins pas assez fort pour le faire durablement. Ainsi, aucun gouvernement ne peut s'installer par la guerre, ou du moins aucun gouvernement ne pourra se maintenir ainsi. Alors, pour qu'un gouvernement se mette en place, il faut que tout le monde renonce à sa force en échange de la sécurité. De fait, dans les propos de Hobbes, il n'y a jamais d'affrontement réel : il faut renoncer à cet affrontement pour qu'il y ait un gouvernement. C'est-à-dire qu'il faut évaluer, calculer en quelque sorte les forces en présence : les représenter. Dans ce discours, la question n'est plus celle des affrontements réels, mais celle de la représentation des intérêts. L'histoire n'intervient plus comme manière de comprendre les mécanismes dans lequel nous nous trouvons, mais comme problématique intemporelle. Ce ne sont plus des points de vue singuliers qui s'affrontent, mais des intérêts particuliers encadrés par une législation-une législation qui peut être aménagée, mais dont le principe est intemporel. Ce discours légitime une loi « au-dessus de la mêlée », tente de figer un état des choses en le désignant comme un consensus définitif.

A l'opposé, l'histoire comme processus, ou l'histoire qui s'interroge sur les modes de constitution de tel ou tel type de pouvoir, réactive les conflits. Ce discours historico-politique s'est développé ; suivant en cela l'exemple des nobles d'autres acteurs se le sont appropriés, notamment un certain nombre d'historiens bourgeois (qui vont l'utiliser contre la noblesse)<sup>2</sup>. Parmi eux Augustin Thierry (1795-1856) est probablement le premier à parler de « lutte de classes ». Au discours sur la guerre, ces historiens vont rajouter celui sur la production. La bourgeoisie ne revendique pas la réactivation d'une guerre souterraine, mais le fait qu'en tant que groupe social, le Tiers-état, donc pour une part la bourgeoisie, est responsable de la production de l'ensemble des biens. Or c'est cette capacité de production qui va de plus en plus être l'élément central de la puissance d'un État à partir du XVIII<sup>e</sup>

---

P 43-44.

2 Entre autres Thierry, dont Marx dira qu'il est le « père de la lutte de classes dans l'historiographie française », Guizot, Wade etc...

siècle. Dans cette version, ce n'est pas la force militaire qui est déterminante, mais la capacité à gérer l'État dans son ensemble, la capacité à devenir la classe universelle.

## ***La lutte des classes chez Marx.***

« Maintenant, en ce qui me concerne, ce n'est pas à moi qu'il revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, pas plus que la lutte qu'elles s'y livrent. Des historiens bourgeois avaient exposé bien avant moi l'évolution historique de cette lutte de classes et des économistes bourgeois en avaient décrit l'anatomie économique. Ce que j'ai apporté de nouveau c'est :

- Démontrer que la lutte de classes n'est liée qu'à des phases historiques déterminées du développement de la production.
- Que la lutte de classes mène nécessairement à la dictature du prolétariat.
- Que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers l'abolition de toutes les classes et vers une société sans classes. »<sup>3</sup>.

Marx expose donc trois éléments originaux dans sa conception des classes et de la lutte de classes, regardons-les dans l'ordre.

### **1 -La lutte de classes n'est liée qu'à des phases historiques déterminées du développement de la production**

La lutte de classes est liée au mode de production. En effet, c'est la manière de produire, et non le résultat ou la distribution de cette production, qui est à l'origine de la séparation de la société en classes antagonistes. On retrouve alors la problématique historique : pour comprendre la lutte de classes actuelle, il faut comprendre comment historiquement le mode de production capitaliste devient possible.

La lutte de classes, telle que Marx va la réactiver, retrouve derrière la notion d'échange, le conflit. En effet, ce que les libéraux ne cherchent pas, c'est comment se sont constitués les acteurs de l'échange entre individus juridiquement égaux, dont ils font le principal moteur de la société. Or, pour que le capitalisme soit possible, il faut entre autres choses, que les capitalistes puissent acheter sur le marché une marchandise particulière : le travail. Marchandise particulière, parce qu'elle est la seule qui, lorsqu'elle est consommée, produit une valeur nouvelle. Dans cet échange, le capitaliste consomme la force de travail que l'ouvrier lui a vendu. Mais il obtient une marchandise qu'il peut vendre.

Voici comment le travail produit une survalueur : « ...le travail passé que contient la force de travail et le travail vivant qu'elle peut fournir, autrement dit le coût journalier de son entretien et sa dépense journalière sont deux grandeurs tout à fait différentes. La première détermine sa valeur d'échange, l'autre constitue sa valeur d'usage. Qu'il faille une demi-journée de travail pour maintenir le travailleur en vie pendant 24 heures ne l'empêche aucunement de travailler pendant une journée entière. La valeur de la force de travail et sa valorisation dans le procès de travail sont donc deux choses différentes. C'est cette différence de valeur que le capitaliste avait en vue en achetant la force de travail. »<sup>4</sup>

Autrement dit, le capitaliste donne à l'ouvrier seulement une partie de la valeur que son travail

3 MARX, Karl. Lettre à J. Weydemeyer, du 5 mars 1852.

4 MARX, Karl . *Le capital*, chapitre V. Édition : PUF, 1993, p 217.

apporte aux marchandises. L'échange n'est pas aussi irréprochable et équitable qu'il n'y paraît. Mais, au fond, si cela ne lui convient pas, l'ouvrier peut toujours refuser l'échange ! Cet argument est « vrai » depuis un certain point de vue ; mais simplement, étant dépourvus de tout moyen de production les prolétaires n'ont pas d'autre moyen de gagner leur vie. Par ailleurs, comme Marx le souligne à plusieurs reprises, les États n'ont pas hésité, lorsqu'ils l'ont jugé nécessaire, à « domestiquer », entre autres par la violence, les masses de désaffiliés qui parcourent l'Europe au sortir du Moyen-Âge.

« Ce prolétariat sans feu ni lieu, privé de toute protection juridique, chassé de son terroir par la dissolution des suites féodales et par des expropriations violentes et successives ne pouvait en aucune manière être absorbé par les manufactures naissantes aussi rapidement qu'il avait été engendré (...) D'où à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle, dans toute l'Europe occidentale, une législation draconienne et sanglante contre le vagabondage (...) En Angleterre cette législation commença sous Henri VII. Henry VIII, 1530 : les mendiants âgés et inaptes au travail obtiennent une licence de mendicité. En revanche, les vagabonds valides sont flagellés et jetés en prison. On les attache derrière une charrette et on les fouette jusqu'au sang, après quoi, ils doivent jurer sous la foi du serment de retourner sur leur lieu de naissance, où à l'endroit qu'ils ont habité dans les trois dernières années et de « se mettre au travail ». Cruelle ironie ! 27<sup>e</sup> année du règne de Henri VIII ; le statut antérieur est confirmé, mais aggravé par de nouveaux ajouts. S'il est repris en flagrant délit de vagabondage, le vagabond sera fouetté une nouvelle fois, et on lui coupera la moitié de l'oreille ; la troisième fois, le récidiviste sera considéré comme un grand criminel et un ennemi de la communauté, et il sera exécuté »<sup>5</sup>.

En Angleterre, ce genre de lois reste en vigueur jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Nous retrouvons dans cette analyse la question de la guerre. Les conditions qui vont permettre l'émergence du capitalisme sont liées à la guerre. Il n'y a pas d'accord, ni de consensus, mais la mise en place de toutes sortes de dispositifs, parfois brutaux, qui ont permis la domination de cette masse de désaffiliés. En conclusion le point de vue historico-politique apporte au moins une certitude :

« ...une chose est claire : la nature ne produit pas d'un côté des possesseurs d'argent ou de marchandises, et de l'autre des gens qui ne possèdent que leurs propres forces de travail. Ce rapport ne relève pas de l'histoire naturelle, et il n'est pas davantage un rapport social qui serait commun à toutes les périodes historiques. Il est lui-même de toute évidence le résultat d'une évolution historique passée, le produit de nombreux bouleversements économiques, de la destruction de toute une série de formes anciennes de la production sociale. »<sup>6</sup>

Il n'y a pas d'échange entre des individus égaux, mais des conflits, des circonstances historiques, des stratégies de domination qui vont fabriquer les acteurs eux-mêmes de cet « échange » : d'un côté, les capitalistes et de l'autre les hommes libres, donc aptes à vendre leur force de travail. Libres, c'est-à-dire isolés, dans un monde où ils n'ont pas d'autres moyens pour vivre - parce que dépourvus de tout moyen de production - que de vendre leur force de travail aux premiers.

## 2 -La lutte des classes mène nécessairement à la dictature du prolétariat.

Il faut tout d'abord dissiper un malentendu historique : le terme *dictature* chez Marx ne renvoie pas

5 MARX, Karl . *Le capital*, chapitre XXIV, *op cit* p 826.

6 MARX, Karl . *Le capital*, chapitre IV, *op cit* p 190.

aux dictatures telles qu'elles existeront au XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècle, mais aux dictateurs romains<sup>7</sup>. A l'époque, les dictateurs étaient des responsables nommés de manière provisoire et réglementée lors des grandes crises sociales. Par ailleurs, Marx évoque la dictature d'une classe et non la dictature d'un parti (évidemment ceci n'excuse en rien les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle qui se sont revendiqués du marxisme).

L'argument de Marx est le suivant : le capitalisme, cela fait partie de sa nature, s'étend continuellement. Pour s'accroître, le capital doit imposer son mode de production. Or, nous l'avons abordé dans le point précédent, ce mode de production nécessite un certain rapport social.

Dans *le Capital*, Marx propose l'histoire suivante, extrait du livre d'un philanthrope (Wakefield), qui illustre ce qui résulte lorsqu'on veut développer le capitalisme sans que les rapports de production changent.

« Wakefield a d'abord découvert dans les colonies que la propriété d'argent, de moyens de subsistance, de machines et d'autres moyens de production ne suffisait pas à faire d'un homme un capitaliste, s'il manquait le complément, le travailleur salarié, l'autre homme obligé de se vendre lui-même de son plein gré. Il a découvert que le capital n'était pas une chose, mais un rapport social entre des personnes médiatisé par des choses. Mr Peel, nous raconte-t-il sur un ton larmoyant, en emportant pour 50 000 £ de moyens de subsistance et de production quitta l'Angleterre pour la rivière Swan en Nouvelle Hollande. Mr Peel fut assez prudent pour emmener, outre cela, 3 000 personnes de la classe laborieuse, hommes femmes et enfants. Las ! Une fois arrivé à destination, "Mr Peel se retrouva sans même un serviteur pour faire son lit ou puiser l'eau de la rivière ". *Poor* Mr Peel, qui avait tout prévu, sauf d'exporter les rapports de production anglais sur les rives de la Swan River ! (...) On sait que les moyens de production et de subsistance, s'ils sont propriété du producteur immédiat, ne sont pas du capital. Ils ne deviennent pas capital qu'à la condition qu'ils servent en même temps de moyens d'exploitation et de domination du travailleur »<sup>8</sup>.

Le capitalisme n'est pas une question d'échange entre deux personnes, il faut un « rapport social médiatisé par des choses », sans ce rapport social particulier, il n'y a pas de capital. Il devra détruire ou affaiblir les liens traditionnels (famille, clan, lignée etc...) pour avoir affaire à des « hommes libres », c'est-à-dire des individus dénués de moyens de production et prêts à vendre individuellement leur force de travail.

Ainsi le capitalisme s'étend (d'autres capitalistes ont été plus malins que Mr Peel...) ! Or, pour se développer, il impose des rapports de production, mais dans ces rapports de production, il y a nécessairement une masse de plus en plus importante de prolétaires. Donc, plus le capitalisme se développe et... plus il accroît la classe qui lui est opposée.

### **3- Cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers l'abolition de toutes les classes, et vers une société sans classes.**

Il s'agit d'une sorte de prolongation de l'hypothèse précédente : le raisonnement de Marx est le

---

7 Cela nous éloignerait un peu de notre sujet, mais il est néanmoins intéressant de prendre en compte que dans cet appel à la tradition romaine, il y a aussi une tentative de réactiver une histoire. Cette tentative de retrouver par-delà la monarchie absolue, la république romaine, était centrale lors de la révolution Française. En effet jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, Rome était plutôt associé aux césars et donc à l'absolutisme, ce sont les historiens de la bourgeoisie, et plus tard les révolutionnaires, qui vont se trouver une filiation avec l'antiquité romaine.

8 MARX, Karl . *Le capital*, chapitre XXV, *op cit* p 860.

suivant : une fois que le capitalisme sera suffisamment développé, la classe ouvrière sera à l'origine de presque toute la production. Elle prendra donc le pouvoir à travers une sorte de dictature du prolétariat. Mais cette classe qui ne possède aucun moyen de production, ne peut en tant que classe, bâtir un système de production qui soit divisé à son tour. Une fois arrivée au pouvoir, elle sera obligée de collectiviser les moyens de production et, du coup, abolira la séparation entre ceux qui les possèdent et ceux qui n'ont que leur force de travail à vendre. N'ayant aucun privilège de classe à défendre, le prolétariat bâtira une société sans classes.

## La lutte de classes aujourd'hui.

Environ cent cinquante ans plus tard, les prévisions de Marx ne se sont pas vérifiées. Pendant des décennies, toutes sortes d'orthodoxies se sont affrontées pour décider si l'Union Soviétique, la Chine, l'Albanie ou la Yougoslavie, étaient des dictatures du prolétariat au sens marxiste. Quoi qu'il en soit, le développement des forces productives n'a pas entraîné avec lui la dictature du prolétariat ; et si dictature du prolétariat il y eut quelque part, elle n'a pas entraîné l'avènement d'une société sans classes.

Alors la question peut se poser en ces termes : est-ce que par conséquent tout est invalidé ? Ces trois points sont-ils soudés ? L'analyse du mode de production capitaliste en termes de classes reste-t-elle valable, même si les prévisions de Marx ont été invalidées par l'expérience ?

Quelle universalité ?

Il faut commencer par une remarque, les trois hypothèses ne sont pas équivalentes. La première hypothèse est issue d'un travail historique, c'est l'analyse d'un certain nombre de processus à partir desquels Marx avance la possibilité de lire la société en termes d'une lutte de classes entre bourgeois et prolétaires. Les deux autres parlent au contraire de l'avenir.

Voici une autre manière de regarder cette opposition : faut-il déduire, à partir de la notion de classes, les effets de pouvoir ou, au contraire, faut-il regarder comment des mécanismes produisent une domination de classe ? En effet dans la première hypothèse de Marx, c'est à partir d'un mode de production historique qu'on pense l'existence d'une classe. Dans les deux autres hypothèses, c'est au contraire l'existence de la classe comme entité qui explique l'avenir.

Dans ce dernier cas, la lutte devra forcément passer par une réponse universelle : il faut remplacer la classe qui domine universellement par une autre qui, elle aussi se devra de fournir universellement des réponses à toutes les questions de la vie. Dans le premier cas, - une action sur les mécanismes qui engendrent un rapport de domination – cette exigence disparaît.

C'est l'alternative que posait Michel Foucault dans son cours en 1976<sup>9</sup>.

« Je crois que n'importe quoi peut se déduire du phénomène général de la domination de la classe bourgeoise. Il me semble que ce qu'il faut faire, c'est l'inverse, c'est-à-dire voir comment historiquement, en partant du bas, les mécanismes de contrôle ont pu jouer quant à l'exclusion de la folie, à la répression, à l'interdiction de la sexualité (...). Dans la mesure où ces notions de « bourgeoisie » et « d'intérêt de la bourgeoisie » sont vraisemblablement sans contenu réel, au moins pour les problèmes qui nous venons de nous poser là maintenant, ce qu'il faut voir, c'est que justement il n'y a pas eu de bourgeoisie qui a pensé que la folie devait être exclue ou que la sexualité infantile devait être réprimée, mais les mécanismes d'exclusion de la folie, les mécanismes de surveillance de la sexualité infantile, à partir d'un certain moment, et pour des raisons qu'il faut étudier, ont dégagé un certain profit

9 La date n'est pas sans intérêt, c'est en 1976-1977 que commence un reniement massif des idées apparues en 1968 et plus largement du marxisme, en grande partie autour de l'idée que le prolétariat, ou la lutte de classe n'allait pas produire un monde parfait. C'est l'apparition notamment des « nouveaux philosophes » dans le champs médiatique...

économique, une certaine unité politique et, du coup, se sont trouvés naturellement colonisés et soutenues par des mécanismes globaux et finalement, par le système d'État tout entier. (...) Autrement dit : la bourgeoisie se moque totalement des fous, mais les procédures d'exclusion des fous ont dégagé, libéré, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et encore une fois selon certaines transformations, un profit politique, éventuellement même une certaine utilité économique. »<sup>10</sup>

Il est peut être possible de séparer l'analyse des mécanismes proposé par Marx, de la promesse qui leur est attachée. Disparaît alors la centralité de la lutte de classes et la promesse d'une victoire certaine et totale. Disparaît aussi un récit épique qui souvent ressemblait au vieux conte de la morale : le bien contre le mal.

### 3 -Un point de vue.

La lutte des classes a été aussi un point de vue, une culture, une subjectivité propre, en ce sens elle était effectivement un monde. C'est probablement ce qui manque le plus dans les luttes actuelles. Et la réponse n'est certainement pas le raccourci : communiquer autour des actions.

Comme le disent Miguel Benasayag et Angélique Del Rey à propos des luttes des « sans » (sans-papiers, chômeurs, sans-domicile): « ce qui manque aux sans pour créer des nouveaux modes de vie et faire monde, ce sont des structures matérielles existantes que ces luttes parviendraient à révéler (...) Or quel est pour les sans le conflit qu'il s'agirait d'assumer ? Les sans sont-ils porteurs d'une structure matérielle susceptible d'être déployée dans les luttes ? Pour les prolétaires, les femmes, les colonisés, tel était bien le cas. Et c'est pourquoi ils et elles ont été porteurs d'un monde, d'un paysage »<sup>11</sup>.

Mais ils ne tirent pas un constat d'échec :

« ...si le mouvements des sans débordent cette position passive d'attente/demande, c'est parce que, de par leur seule existence, ils mettent le doigt sur un défaut majeur du système : son caractère non extensible. L'ordre mondial actuel est dirigé par un modèle de production/consommation inaccessible à tous. Et c'est en ce sens que les sans constituent un axe important de la mouvance réticulaire qui construit l'alternative : ils expérimentent les frontières intérieures du système-monde, en montrant que ce qui nous est présenté comme « monde » n'est qu'une dimension restreinte de la réalité. »<sup>12</sup>

---

10 FOUCAULT, Michel. Il faut défendre la société, cours au collège de France, 1976. Éditions Seuil-Gallimard 1997. P 29.

11 BENASAYAG, Miguel ; DEL REY, Angélique. « Éloge du conflit », la découverte, 2007, p 207.

12 BENASAYAG, Miguel ; DEL REY, Angélique. « Éloge du conflit », *op cit*, p 208.